

JOHN IRVING

LES FANTÔMES
DE L'HOTEL
JEROME

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ÉLISABETH PEELLAERT

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Si je dois mourir, je suis prêt à accueillir la nuit funèbre
comme une fiancée, et à l'étreindre dans mes bras.

William Shakespeare,
Mesure pour mesure

ACTE I

PREMIERS SIGNES

Le film jamais tourné

Ma mère m'a appelé Adam, comme vous-savez-qui. Elle disait toujours que j'étais son seul et unique. J'ai changé quelques noms, mais pas le mien et pas le nom de l'hôtel. L'Hotel Jerome existe réellement – c'est un hôtel merveilleux. Si un jour vous allez à Aspen, c'est là qu'il faut descendre, à condition d'en avoir les moyens. Mais s'il vous arrive quoi que ce soit de comparable à ce qui m'est arrivé, il faut partir. Le Jerome n'y est pour rien.

Oui, il y a des fantômes. Non, je ne parle pas de ceux dont on a pu vous dire qu'ils hantaient le Jerome : le client non enregistré de la chambre 310, un petit garçon de dix ans mort noyé, tremblant de froid et qui disparaît aussitôt, ne laissant que l'empreinte de ses pieds mouillés ; le mineur qui se languit d'amour, dont on entend les sanglots la nuit tandis que son apparition hante les couloirs ; la jolie femme de chambre tombée dans l'étang gelé et qui a succombé à une pneumonie, mais qui revient de temps à autre pour préparer les lits. Ce ne sont pas les fantômes que je vois habituellement. Ils existent bien, mais tout le monde ne voit pas les mêmes fantômes.

Les miens sont bien présents, parfaitement réels. Leurs noms, pour certains, ont été changés, mais concernant les fantômes je n'ai rien changé d'essentiel.

Je vois des fantômes, mais tout le monde ne les voit pas. Et eux, que leur est-il arrivé ? Plus exactement, qu'est-ce qui a fait d'eux des fantômes ? Les morts ne deviennent pas tous des fantômes.

Ça se complique, parce que les fantômes ne sont pas tous morts. Dans certains cas, on peut être à la fois un fantôme et à demi vivant – seule est morte une part significative de vous. Combien de ces demi-vivants ont-ils conscience de ce qui est mort en eux et, morts ou vivants, existe-t-il des règles qui s'appliquent aux fantômes ?

Les gens disent : « Ma vie ressemble à un film », mais qu'entendent-ils par là ? Leurs vies sont-elles trop invraisemblables pour être réelles – trop bonnes ou mauvaises ? « Ma vie ressemble à un film » signifie que les films sont à la fois moins réalistes que la vraie vie et au-delà de ce qu'on attend d'elle. « Ma vie ressemble à un film » signifie qu'à vos yeux votre vie mérite de devenir un film ; que bénie ou maudite, elle est spectaculaire.

Mais ma vie *est* un film et je ne dis pas ça, comme certains, par prétention ou autocommisération. Ma vie est un film parce que je suis scénariste. Je suis d'abord et avant tout romancier, mais même quand j'écris un roman, je vois l'histoire se dérouler comme dans un film qui existe déjà. À l'image d'autres romanciers, je connais les titres et les intrigues de romans que je ne vivrai pas assez longtemps pour commencer ; comme les scénaristes partout dans le monde, j'ai imaginé plus de films que je ne pourrai en écrire. Ma vie se nourrit de films jamais tournés que je regarde tout le temps. Elle n'est qu'un de ces films jamais tournés, un de ceux que j'ai déjà vus – que je continuerai à voir, encore et encore.

On publie votre roman, on tourne votre scénario, ces livres et ces films passent. Vous accueillez les mauvaises et les bonnes critiques, ou bien vous gagnez un Oscar ; quoi qu'il arrive, ça ne reste pas. Le film qui n'a pas été tourné, lui, ne vous quitte jamais ; il ne passe pas.

2

Premier amour

C'est ma mère qui m'a parlé d'Aspen. C'est elle qui m'a donné envie de voir l'Hotel Jerome, elle que je dois remercier, ou pas, d'être allé à Aspen, et remercier, ou pas, d'avoir longtemps repoussé le moment d'y aller.

J'ai toujours pensé que ma mère aimait le ski plus qu'elle ne m'aimait, moi. Ce que nous croyons enfants nous constitue ; ce qui nous hante au cours de l'enfance et de l'adolescence peut nous amener à faire des choses hasardeuses, mais je n'en veux pas à ma mère de m'avoir avoué que le ski était son premier amour. Elle ne mentait pas.

C'était une skieuse chevronnée, chose qu'elle n'aurait jamais dite. L'histoire qu'on m'a racontée est qu'elle avait échoué en compétition et que son niveau de ski se situait donc « entre passable et médiocre ». Monitrice de ski une grande partie de sa vie, elle préférait enseigner aux jeunes enfants ou aux débutants. Ma mère ne ressentait aucune amertume à n'avoir pas pu skier en compétition. Enfant, je n'ai jamais entendu la moindre plainte à propos de sa toute petite taille, pas venant d'elle. De ma grand-mère, de Tante Abigail et de Tante Martha – les sœurs aînées de ma mère – j'ai enduré une litanie de critiques concernant la taille de ma mère. « Poids égale vitesse », tel était le verdict de Tante Abigail. Celle-ci était une femme lourde, surtout de hanches – davantage bovine que svelte dans un pantalon fuseau.

« Ta mère, Adam, était une toute petite chose, voilà tout, m'expliqua Tante Martha avec dédain. En descente, il faut peser plus lourd que ça – elle était exclusivement une skieuse de slalom, une fille d'un coup. »

« Elle ne pesait pas assez lourd ! » s'écriait régulièrement ma

grand-mère. Au cours de ces accès soudains, elle levait les bras au ciel, poings serrés, comme pour accuser le ciel.

Ces filles Brewster, y compris ma mère, aimaient donner un accent dramatique à leurs remarques en les accompagnant d'exclamations, mais ma grand-mère, Mildred Brewster, Bates de son nom de jeune fille, affirmait que le côté dramatique était plus caractéristique d'une Bates que d'une Brewster.

Je la crois. Chez mon grand-père, Lewis Brewster, les traits dramatiques se sont développés lentement. On me disait qu'il avait été principal de l'Académie Phillips d'Exeter, fût-ce brièvement et sans laisser de trace notable. Tout le temps que j'ai connu le principal Brewster, ainsi qu'il voulait qu'on l'appelle (même ses petits-enfants), il était à la retraite. En tant que principal émérite perpétuel, sinistre et sévère, à la limite catatonique, l'ancien directeur semblait destiné à vivre éternellement. Peu de choses l'affectaient. Le tuer allait nécessiter une intervention divine.

Mon grand-père ne parlait pas ; il ne faisait pratiquement rien. Pour moi, Lewis Brewster était né directeur d'école à la retraite. À tout ce qu'on disait ou faisait, Grand-Père Lew, ainsi qu'il détestait qu'on l'appelle, ne répondait, quand il réagissait, qu'en hochant ou en secouant la tête. S'adresser à des enfants, y compris les siens, paraissait indigne de lui. Quand il était contrarié, il mordait sa moustache.

Bien sûr, je n'étais pas né quand ma mère a annoncé à ses parents qu'elle était enceinte. Avant de connaître l'histoire, je me demandais quelle avait été la réaction du principal Brewster. Je suis né une semaine avant Noël, le 18 décembre 1941. Comme ma mère célibataire ne se lasserait jamais de me le répéter, j'avais dix jours de retard.

Appeler les gens par leur prénom

Ma mère était le genre de passionnée de cinéma qui s'amusait toujours à trouver chez ceux qu'elle connaissait une ressemblance physique avec des stars. Quand le skieur autrichien Toni Sailer a gagné trois médailles d'or aux Jeux olympiques de 1956, elle a déclaré : « Toni ressemble à Farley Granger dans *L'Inconnu du Nord-Express* » – un film d'Hitchcock que nous avons vu ensemble. Ma mère adorait Hitchcock, mais pouvait-elle appeler Toni Sailer par son prénom ? « À Aspen, Toni a failli tomber dans une mine à ciel ouvert ! » s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés. Ma mère poursuivit avec les télésièges en construction et la conception de nouvelles pistes. Selon elle, les anciens terrils et les bâtiments abandonnés allaient être rasés au bulldozer, mais il restait encore ça et là des mines à ciel ouvert.

Que ma mère ait réellement connu le skieur norvégien Stein Eriksen est sujet à caution ; à ce jour, j'ignore s'ils se sont un jour rencontrés. Les Championnats du monde de ski alpin de la FIS s'étaient déroulés à Aspen en 1950. « Stein a pris la première place après la première épreuve », mais ce qu'elle pouvait dire de Stein ne s'arrêtait pas là. Par exemple, elle répétait sans cesse qu'elle connaissait sa célèbre technique de projection du buste vers l'extérieur du virage.

La première fois que ma mère et moi avons vu *Shane* ensemble – en 1953, je devais avoir onze ou douze ans – elle a observé que Stein Eriksen ressemblait à Van Heflin. « Mais Stein est plus beau, me confia-t-elle en me prenant la main. Et toi, tu vas ressembler à Alan Ladd », m'assura-t-elle, en chuchotant parce que nous nous trouvions dans une salle de cinéma – le Ioka, dans le centre d'Exeter – et que la violence contenue de *Shane* se déployait sous nos yeux.

Plus tard, je lui fis remarquer qu'Alan Ladd était blond ; quelle que soit la star à laquelle je ressemblerais adulte, je resterais brun. « Je veux dire, répliqua ma mère, que tu seras beau comme Alan Ladd – beau et *petit*. » Elle me pressa la main en insistant sur le mot *petit*.

Mes tantes et ma grand-mère regrettaient que ma mère n'ait pas eu le poids exigé pour participer à une compétition de ski, mais j'étais convaincu qu'elle affectionnait sa petitesse. La mienne, à ses yeux, représentait un atout en termes de séduction. C'est pourquoi, avant mon adolescence, je faisais grand cas d'Alan Ladd – le tireur solitaire et romantique de *Shane* – et je m'imaginai devenir un héros, ou du moins ressembler à un héros.

Ma mère a-t-elle rencontré (d'une manière ou d'une autre) Stein Eriksen à Aspen ? Lui a-t-elle ne fût-ce que serré la main ? Je sais qu'elle a fait le voyage ; elle a conservé les billets d'autocar, celui du trajet New York-Denver, en tout cas. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle se trouvait à Aspen, en 1950, mais elle a terminé loin du podium. Deux skieuses autrichiennes, Dagmar Rom et Trude Jochum-Beiser, ont remporté les épreuves féminines. Stein Eriksen, qui n'était pas encore une célébrité du ski international, s'est classé troisième au slalom masculin. Les skieurs américains n'ont gagné aucune médaille. Il est facile de vérifier que les Championnats du monde de ski alpin de la FIS de 1950 se sont déroulés à Aspen, mais ce n'était pas la première fois que ma mère s'y trouvait.

Décidé à ne pas apprendre

Les championnats d'Amérique de descente et de slalom se sont tenus à Aspen en 1941. C'était le week-end des 8 et 9 mars, un mois seulement avant le dix-neuvième anniversaire de ma mère. Elle n'a pas conservé le billet d'autocar de ce voyage, à supposer qu'il y ait eu, alors, des autocars reliant New York à Denver. Elle a raconté s'être rendue à Denver seule, et avoir parcouru le reste du trajet « en auto-stop, avec un groupe de Vermontais ».

Quelques membres du Club de ski de Mount Mansfield, peut-être ? Des amis avec lesquels elle skiait à Stowe, plus probablement. Ma mère avait déjà laissé tomber la fac ; elle n'avait pas tenu un semestre. « J'ai essayé Bennington », comme elle disait ; quand la neige est arrivée, elle a préféré aller skier.

Ma mère devait skier à Bromley Mountain, non loin de Bennington. Un fils de la famille de brasseurs Pabst avait ouvert la station en 1938. Quand ma mère a commencé à y aller, il ne devait y avoir qu'une seule piste, sur le versant ouest de la montagne, et je n'ai aucune idée de ce que Bromley avait à offrir.

« Ils ont installé le premier tire-fesses entre la Twister et l'East Meadow », m'avait expliqué ma mère. Avec les années, quand elle me débitait toutes sortes de données liées à la station, j'appris à faire la sourde oreille.

Toutes les filles Brewster étaient allées au camp d'été Aloha sur le lac Morey, à Fairlee dans le Vermont, censé être le plus ancien camp de filles de l'État. C'était là que ma mère avait connu des skieuses de Stowe. Elle avait sans tarder laissé tomber Bennington ; et elle n'avait pas traîné longtemps à Bromley. Aidée par les autres filles du camp Aloha, elle avait passé sa première saison de ski à Stowe ; elle y retourna au cours des années 40 et 50, époque où elle

travailla dans la station et devint une habituée de Mount Mansfield. Elle qualifierait dès lors la saison de ski de « job d'hiver ». Avant et après ma naissance, elle passa presque tous ses hivers à Stowe. J'avais le sentiment d'être un orphelin du ski.

Jusqu'en juin 1956, à l'âge de quatorze ans, j'ai vécu avec ma grand-mère et le principal émérite. Mes tantes, ces mouches du coche, étaient aux petits soins pour moi. J'étais un enfant illégitime, mais on me couvait. Avec deux cousins, je ne manquais pas de vêtements usés – des nippes de garçon, pour la plupart.

Techniquement parlant, Nora n'était pas un garçon. Mais c'était un garçon manqué ; jusqu'à ce qu'on l'envoie dans une école de filles à Northfield, dans le Massachusetts, Nora ne portait que des vêtements de garçon. Mon cousin Henrik était un vrai garçon – il se révélerait un vrai connard. Tante Abigail et Tante Martha avaient épousé des Norvégiens du nord du New Hampshire ; mes oncles, Johan et Martin Vinter, étaient frères. La famille Vinter était dans l'industrie forestière. Pas Oncle Johan et Oncle Martin, qui enseignaient à Exeter, et mon cousin Henrik serait donc de la caste des fils de professeurs quand il irait étudier à l'académie. Filles d'un ancien principal de Phillips Exeter, Abigail et Martha avaient grandi en louchant sur les jeunes célibataires du corps enseignant, ainsi que ma grand-mère avait pu le constater.

Ma mère, de son côté, avait grandi en louchant sur le ski – ou sur les skieurs. Sans surprise, Johan et Martin étaient skieurs. Comment aurait-il pu en être autrement ? Leur nom signifie « Hiver » en norvégien et ils avaient grandi à North Conway – où la station de Cranmore Mountain avait été ouverte en 1937. Johan et Martin n'avaient pas attendu la pose du premier câble. Ils étaient skieurs de télémark à Cranmore avant même l'installation des télésièges ; ils mettaient des peaux à leurs télémarks, ils remontaient Cranmore Mountain, puis ôtaient les peaux et descendaient à ski.

C'est de cette façon que les filles Brewster – ma mère, la cadette, incluse – apprirent à skier. Abigail et Martha rencontrèrent les jeunes professeurs norvégiens de la faculté d'Exeter dans le Boston & Maine – « le train du ski » comme l'appelait ma cousine Nora. Les week-ends d'hiver, ils quittaient tous Exeter pour North Conway où des cargaisons de Vinter venaient les chercher en voiture à la gare. (Ma

mère, à propos des Norvégiens de North Conway, disait toujours : « Des cargaisons d'hivers. »)

C'est ainsi que le ski de descente prit pied dans la ville d'Exeter – sur la côte du New Hampshire, où il n'y a pas de montagnes. Skier, voilà ce que faisaient les filles Brewster avec leurs parents norvégiens les week-ends d'hiver. « Nous allions au Nord », comme disait ma mère. Quand je suis né, la saison de ski était déjà son *job d'hiver*. Dès l'âge de quatre ans, tous les ans, on m'achetait des skis, des chaussures et des bâtons flambant neufs. Mais ni l'équipement renouvelé ni les leçons particulières prodiguées par ma mère n'atteignaient leur objectif.

À un âge précoce, au cours de mes années les plus formatrices, j'avais décidé de détester le ski. J'aurais préféré une mère qui serait restée avec moi à celle qui, chaque année, partait skier de la mi-novembre à la mi-avril. Je voulais ma mère à mes côtés, plus que ses leçons de ski. Enfant et adolescent, comment m'y serais-je pris, autrement, pour me faire comprendre ? J'avais décidé de ne pas apprendre à skier.

Est-il vraisemblable que le benjamin d'une famille élargie de skieurs chevronnés ne sache pas skier ? Même un tout petit peu ? Je sais donc skier, mais je me suis débrouillé pour apprendre à skier assez mal. Nul dans les familles Brewster et Vinter ne me qualifierait de chevronné. Je suis, délibérément, un skieur de niveau intermédiaire.

Mais que s'est-il réellement passé à Aspen ?

Ma mère devait connaître la skieuse de dix-sept ans qui a remporté le Championnat national de slalom féminin à Aspen Mountain en mars 1941. Malgré son jeune âge, Marilyn Shaw n'était pas une nouvelle venue ; « Bébé Neige » de Stowe, ainsi qu'on l'avait baptisée, Marilyn Shaw était la plus jeune skieuse de descente à avoir intégré l'équipe olympique féminine. Elle n'y était pour rien si les Jeux olympiques de 1940 ont été annulés à cause de la guerre en Europe. Et pourtant, alors qu'elles devaient sûrement skier ensemble à Stowe, ma mère et elle ne s'appelaient pas par leurs prénoms – « la Petite Shaw », disait ma mère, quand il lui arrivait, rarement, d'évoquer Marilyn.

Toutes les deux étaient des skieuses du Vermont ; elles devaient forcément se connaître. Selon ma mère, elles avaient toutes les deux été entraînées par Sepp Ruschp, un moniteur de ski autrichien. Elle adorait Sepp Ruschp.

– Il a passé son diplôme à St Christoph am Arlberg, avec Hannes Schneider, me dit-elle.

– Quel diplôme ? lui demandai-je.

– Ce machin officiellement certifié par l'État autrichien, trésor, Son diplôme de moniteur de ski !

Comment pourrais-je oublier la connexion Hannes Schneider-Sepp Ruschp ? Le stem-christiania, le virage à ski emblématique de la technique Arlberg qui finirait par remplacer le virage télémark. Ma mère prédisait, non sans mélancolie, que le stem aussi serait un jour remplacé ; c'est ce qui s'est produit, graduellement. Vers la fin des années 60, le virage parallèle devint plus populaire. Selon ma mère mon stem-christiania démodé me donnait l'air à peine plus élégant qu'un chasse-neige. À l'époque, mes virages *étaient* à peine plus élégants que des chasse-neige.

L'arrêt de mort du stem-christiania serait signé par les skis paraboliques de la fin des années 90 – c'est ce que répétait ma mère. « Ces nouveaux skis ont facilité les virages parallèles. Même pour *toi*, mon chéri. »

Il ne m'avait pas échappé que l'Autrichien Hannes Schneider était venu à Cranmore Mountain, à North Conway dans le New Hampshire, en 1939. Sepp Ruschp, qui avait eu Schneider comme moniteur, était venu à Mount Mansfield, à Stowe, dans le Vermont, en 1936. Et l'un des anciens élèves de Schneider, Toni Matt, l'Autrichien qui descendit la paroi de Tuckerman Ravine (le cirque glaciaire sur la face sud-est du Mont Washington, dans le New Hampshire) à une vitesse estimée de cent vingt kilomètres-heure – remporta le combiné et les épreuves de descente à Aspen Mountain en 1941. Toni Matt avait quitté l'Autriche pour les États-Unis en 1938.

Pourtant ma mère évoqua à peine la présence de Toni Matt lors de ce week-end de championnat à Aspen. J'entendis plutôt parler de cet « horrible tire-fesses du genre remorqueur » qui ne parcourait qu'un quart de la pente. « Il fallait se hisser jusqu'en haut en canard » ; elle ne se plaignait pas. Et n'avait rien à redire non plus sur le fait que les participants aidaient à préparer la piste. « Tout le monde donnait un coup de main. »

J'entendais tellement parler de Jerome B. Wheeler que j'étais perdu ; je croyais qu'il s'agissait de l'un des skieurs en compétition. « Pauvre Jerome », c'est ainsi que ma mère le désignait. D'après ce que je savais de la Roch Run, la première piste de ski d'Aspen, piste de grande difficulté qui devait son nom au montagnard suisse expert en avalanches André Roch, je pensais que le pauvre Jerome était un skieur qui s'était grièvement blessé sur la Roch Run à la suite d'une chute.

Mais ma mère voulait parler de « Monsieur Macy's », comme elle appelait aussi Jerome B. Wheeler, du président de Macy's, le grand magasin new-yorkais. Le New-Yorkais Jerome B. Wheeler, venu à Aspen dans les années 1880, avait investi dans les mines d'argent et conçu la première fonderie. Une course à la construction du chemin de fer s'engagea entre la Colorado Midland et la Denver & Rio Grande – pour voir quelle ligne parviendrait avant l'autre à Aspen, en franchissant la ligne de partage des eaux. Wheeler paria cent mille dollars sur la Colorado Midland. Et la prospérité venue, quand

Aspen prit son essor, Jerome B. Wheeler fit construire un opéra et l'Hotel Jerome.

À entendre ma mère évoquer Jerome B. Wheeler, on aurait pu croire qu'elle le connaissait. Elle l'appelait par son prénom.

– Tu sais, c'était un héros de la guerre de Sécession. Jerome était le compagnon de Sheridan. Pauvre Jerome était colonel, mais ils l'ont rétrogradé parce qu'il avait désobéi à des ordres stupides !

– Quels ordres ? lui demandai-je en me tordant les mains.

– Aucune idée – des ordres *stupides* ! déclara ma mère. Pauvre Jerome avait franchi les lignes confédérées. Sauvé un régiment de l'Union – les soldats mouraient de faim ! Ne te tords pas les mains, Adam – elles sont assez petites comme ça.

– Pauvre Jerome, fut tout ce que je pus dire.

Le Jerome connut quelques années de gloire, mais la fièvre de l'argent retomba ; lors de sa démonétisation et du krach de 1893, les mines cessèrent leurs activités. La banque de Wheeler dut fermer. En 1901, Jerome B. Wheeler se déclara en faillite ; en 1909, il perdit le Jerome à cause d'arriérés d'impôts. L'Opéra Wheeler prit feu en 1912. Pauvre Jerome mourut en 1918.

Un ancien représentant de commerce, né en Syrie, devint le barman du Jerome – ce fut au cours des « années calmes » accompagnant le déclin du grand hôtel. En 1911, Mansor Elisah, le barman syro-américain, racheta le Jerome pour le prix des arriérés d'impôts.

– Comme c'est triste ! s'exclamait ma mère, en parlant du pauvre Jerome et du sort de l'hôtel. C'est devenu une pension miteuse, mais tu peux voir quel bel hôtel c'était.

Elle affirmait que les Syriens qui avaient repris le Jerome étaient des saints ; la famille Elisha accueillait toujours les citadins.

– André Roch est resté cinq semaines entières au Jerome.

Elle justifiait ainsi son point de vue : si le célèbre André Roch était resté cinq semaines entières, l'Hotel Jerome avait forcément été très beau.

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, quand les troupes à ski de la 10^e division de montagne sont venues à Aspen en manœuvres, les soldats dormaient par terre au Jerome. J'ai appris, longtemps après les faits, que nombre de skieurs masculins de Stowe s'étaient engagés dans la 10^e division de montagne. Ces hommes n'étaient-ils pas ceux que ma mère voyait sur les pentes de Mount Mansfield ? Certains

d'entre eux, peut-être, faisaient partie de la *bande des Vermontais* avec lesquels elle avait fait du stop pour se rendre à Aspen en 1941. Elle n'en dit rien.

Toni Matt était un soldat de la 10^e division de montagne. Lieutenant de la Deuxième Guerre mondiale, il avait été affecté dans les îles Aléoutiennes. En 1941, quand il avait remporté les deux championnats d'Aspen, il n'était pas marié. Il avait juste quelques années de plus que ma mère.

J'ai vu des photos de Toni Matt ; il me ressemble un peu. Je crois même que je ressemble davantage à Toni Matt qu'à Alan Ladd, mais ma mère ne veut pas en démordre.

– D'abord, Toni Matt est brun, soulignai-je, et il a le visage plus rond qu'Alan Ladd, comme le mien. Et puis il n'a pas le nez aussi fin et les sourcils aussi épais, comme les miens.

– Toni Matt n'était pas *beau*, pas comme Alan Ladd – à mes yeux, ajouta ma mère en haussant les épaules. Pas comme toi, trésor.

Un jour, alors que je me disputais avec elle à propos de Toni Matt, ma mère me prit la main et la pressa. Puis elle déclara, les yeux plongés dans les miens : « Si tu étais le fils de Toni Matt, tu aimerais le ski. Toni a dévalé la paroi de Tuckerman Ravine, n'oublie pas. » Elle connaissait même le temps de la course de six kilomètres, depuis le sommet jusqu'au fond du ravin : « Six minutes, vingt-neuf secondes, deux dixièmes », me chuchota-t-elle, sans me quitter des yeux. « Si Toni Matt était ton père, personne ne t'aurait détourné du ski. Laisse tes petites mains tranquilles, trésor. »

Mais ce fameux week-end des 8 et 9 mars ma mère devait bien appeler *quelqu'un* par son prénom. Sa version n'avait jamais varié, j'étais né avec dix jours de retard – le 18 décembre de cette année. Faites le calcul. Le week-end où Marilyn Shaw a remporté le Championnat national de slalom féminin à Aspen, quelqu'un a mis ma mère enceinte. Pauvre Jerome n'a pas pu l'engrosser. Ce week-end de mars 1941, Jerome B. Wheeler était déjà un fantôme.